

VARIÉTÉS

La douleur et le silence

Les grandes douleurs sont volontiers silencieuses... et mon cœur, en ce moment, éprouve une grande douleur. — Je voudrais, si vous me le permettez, expliquer ma pensée par une parole que l'amiral Courbet, de glorieuse mémoire, prononça lui aussi dans un moment de suprême émotion.

Cet officier général, au commencement d'une nuit sombre, avait expédié deux canots-torpilleurs à la recherche d'une frégate chinoise, avec ordre de la faire sauter. C'était, avait-il calculé, l'affaire de quelques heures. Aussi, dès l'aube, le lendemain matin, tourmenté de cette inquiétude connue de ceux-là seuls qui ont la responsabilité des vies humaines, il arpentait fiévreusement sa dunette, et, la longue vue à la main, anxieusement il fouillait l'horizon. — L'un des deux canots apparaît enfin. Dès qu'il est à portée, Courbet en interroge l'officier. Eh bien ? lui crie-t-il d'une voix que l'appréhension oppresse.

« — Amiral, la frégate est coulée. — Et l'autre canot, où est-il ? » L'officier, en silence, le regarde, les yeux pleins de larmes. — Le pauvre amiral pâlit : « C'est acheté bien cher, » dit-il doucement..., et il se détourne.

(Mgr Oury).

Une cellule suggestive

Les *Contemporains* de la Bonne-Pressé ont donné la biographie de la comtesse de Soyecourt, morte carmélite, et victime de la politique ombrageuse de Napoléon. Nous en détachons les lignes suivantes :

« Depuis son exil à Guise, une grande notoriété s'était attachée à son nom. Il n'était pas rare que de hauts personnages vissent à la rue Vaugirard pour la visiter. Quelques-uns demandaient la comtesse de Soyecourt. « Répondez que la comtesse de Soyecourt n'est plus de ce monde », disait-elle spirituellement. Mais ce mot, pris à la lettre et répété au dehors, fit